© Pierre Planchenault

Herculine Barbin : Archéologie d'une révolution

D'après *Herculine Barbin dite Alexina B.* publié et préfacé par **Michel Foucault**
Adaptation **Catherine Marnas** et **Procuste Oblomov**
Mise en scène **Catherine Marnas**

Créé en janvier 2022 au TnBA

Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine
Direction Catherine Marnas
Place Renaudel - Bordeaux
www.tnba.org

Contacts TnBA

Marième Diop
Chargée de production
m.diop@tnba.org
05 56 33 36 72

Ariane Braun
Administratrice générale
a.braun@tnba.org
06 37 83 42 88

Diffusion

Pascal Fauve
pascal.fauve@prima-donna.fr
06 15 01 80 36

Distribution

D'après *Herculine Barbin dite Alexina B.* publié et préfacé par **Michel Foucault**
Adaptation **Catherine Marnas** et **Procuste Oblomov**
Mise en scène **Catherine Marnas**

Durée 1h25

avec
Yuming Hey
Nicolas Martel

Conseiller artistique **Procuste Oblomov**
Assistant à la mise en scène **Lucas Chemel**
Scénographe **Carlos Calvo**
Créatrice son **Madame Miniature** assistée de **Edith Baert**
Lumières **Michel Theuil** assisté de **Fabrice Barbotin** et **Véronique Galindo**
Vidéo **Valéry Faidherbe** assisté de **Emmanuel Vautrin**
Chorégraphies **Annabelle Chambon**
Costumes **Kam Derbali**
Avec la complicité de **Vanasay Khamphommala** et **Arnaud Alessandrin**
Régie générale **Emmanuel Bassibé**
Production **Marième Diop**

Production **Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine**

Coproduction **La Comédie de Caen – CDN de Normandie**

Présentation

Née le 8 novembre 1838, Adélaïde Herculine Barbin, dite Alexina, est élevée comme une jeune fille pauvre et méritante dans un milieu presque exclusivement féminin et fortement religieux, à l'hospice civil de Saint-Jean-d'Angély - tenu par des bonnes sœurs - puis au couvent des Ursulines. À 15 ans, Herculine rejoint sa mère - qui est gouvernante chez les Bonnamy de Bellefontaine à La Rochelle - et devient femme de chambre de leur fille. Au mariage de celle-ci, deux ans plus tard, elle obtient une bourse pour suivre une formation d'institutrice au couvent des Filles de la Sagesse à Château d'Oléron. Nommée institutrice elle prend son premier poste à Archiac dans un pensionnat de filles dirigé par Madame Bastiat et ses deux filles. Peu à peu elle s'éprend de Sara, la fille de Madame Bastiat, qui est institutrice à ses côtés et une relation amoureuse durable s'installe. Au cours de leurs ébats, le doute s'instille sur le véritable sexe d'Herculine, doute confirmé par des douleurs à l'aine qui l'obligent à consulter un médecin, puis un deuxième qui ne peut passer sous silence l'obligation qui doit lui être faite d'un changement d'état civil : elle a été reconnue fille à sa naissance par erreur. Désormais elle va être homme et s'appeler Abel.

Pour fuir le scandale né de sa fréquentation de milieux exclusivement féminins et de sa relation avec Sara, il/elle part s'établir à Paris, travaille au Chemin de fer d'Orléans, puis dans une administration financière avant d'être longuement sans emploi et dans la misère. Il/elle se suicide dans la nuit du 12 au 13 mars 1868.

La vie d'Herculine serait passée inaperçue si elle n'avait tenu un journal et si, face à un cas de « vice de conformation des organes génitaux externes », le médecin qui a constaté le décès n'avait demandé une autopsie. Le professeur Tardieu entre alors en possession du manuscrit, aujourd'hui disparu, laissé par Herculine/Abel et le publie en 1872 dans *Question médico-légale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels*. C'est de cet ouvrage que Michel Foucault exhume à la Bibliothèque nationale puis publie en 1978 le texte *Mes souvenirs* dans la collection *Les vies parallèles* qu'il définissait comme celle « des vies infimes qui ne sont arrachées à l'obscurité que par le heurt d'une rencontre avec le pouvoir ». Dans sa préface à la traduction américaine, il pose la question : « Avons-nous vraiment besoin d'un vrai sexe? ... les sociétés de l'Occident moderne ont répondu par l'affirmative. ». Il met en avant toutes les conséquences que cela a eu, surtout au XIXe siècle mais aussi jusqu'au moment où il écrit. Herculine n'a pas été opérée et n'a pas changé de « sexe » mais elle a eu obligation de changer de « genre » par une décision du tribunal de Saint-Jean-d'Angély et de s'appeler dorénavant Abel. Elle passe alors d'une vie en « microsociétés conventuelles[1] » de fille, jeune fille, femme... à une vie d'homme. C'est ce qu'elle raconte dans son journal, le bonheur de sa première vie et le malheur de sa seconde vie, malheur qui l'amènera au suicide.

Au début de *Mes souvenirs*, rédigé alors que sa vie à Paris est de plus en plus « mauvaise », Herculine/Abel écrit : « J'ai beaucoup souffert, et j'ai souffert seul! seul! abandonné de tous! ». Élevé comme une fille, changeant de genre, obligé de s'habiller en homme (le travestissement était alors sévèrement puni et son éducation semble lui avoir interdit tout comportement de ce genre) et de « vivre » en homme, Abel ne s'intègrera jamais, ni professionnellement, ni affectivement, ni socialement et écrira encore « J'ai vingt-cinq ans, et, quoique jeune encore, j'approche, à n'en pas douter, du terme fatal de mon existence ».

Reprenant, dans son ouvrage *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?*[2],la formule d'Adorno « Peut-on mener une bonne vie dans une mauvaise vie? », Judith Butler - par ailleurs autrice de *Trouble dans*

1 Gabrielle Houbre. « Les deux vies d'Abel Barbin » Éditions PUF 2020
2 Judith Butler « Qu'est-ce qu'une vie bonne? »Payot et Rivages, 2014

le genre[3] - développe un point de vue qui peut se résumer ainsi : Que valent nos aspirations morales quand la vie se fait dure, fragile, précaire et que même l'horizon de la survie semble parfois hors de portée ? Qu'est-ce qu'une vie bonne quand les formes du pouvoir contemporain organisent les vies, quand elles leur attribuent des valeurs variables, quand elles instituent partout des inégalités ? (4ème de couverture de l'ouvrage). Lisant ces lignes, on ne peut pas ne pas penser à Herculine /Abel, elle/lui qui regrettera ses vingt premières années de bonheur et ne pourra s'adapter à un nouveau genre - avec tout ce que cela implique - qui lui est assigné par la loi et qui la/le conduira jusqu'au suicide.

Procuste Oblomov

3 Judith Butler « Trouble dans le genre » Éditions La découverte, 2005

Herculine Barbin dite Alexina B.
Être née quelque part et se sentir autre…

Entretien avec **Catherine Marnas**

Y.K. « Toute vérité a une histoire », écrit le sociologue Eric Fassin dans sa postface intitulée « Le vrai genre ». Une histoire qui tient au contexte qui l'a vue naître… On sait Catherine Marnas votre prédilection pour les situations touchant au plus près aux questionnements contemporains. Ainsi de votre dernière création *A Bright Room Called Day* **où, en 1932, une communauté d'artistes berlinois sous-estimant l'irrésistible ascension d'Hitler vous donnait l'occasion de porter sur l'avant-scène la question brûlante des idées d'extrême droite infiltrant à bas bruit notre démocratie de 2021… Ici, vous jetez votre dévolu sur une autre question, tout aussi brûlante, celle du genre. En « mettant en jeu » les** *Souvenirs* **d'Herculine Barbin dite Alexina B., de quelles « vérités » ce nouveau choix est-il pour vous le nom ?**

Catherine Marnas : Au départ, un constat… Celui de l'irruption du genre sur l'avant-scène de la société, faisant que ce qui était souterrain jusque-là s'affichait dorénavant comme une question essentielle. J'ai pu personnellement le constater lors du dernier recrutement - tous les trois ans - des élèves de l'éstba. Sur les 750 candidats, un grand nombre d'entre eux ont fait cas de leur désir de ne pas être associé·e·s à un genre prédéfini et ce avec une liberté totale, comme si un nouveau monde était advenu entre deux promotions. Ainsi des fictions et documentaires de plus en plus nombreux mettent en lumière cette évolution… Qu'est-ce que cela raconte de notre monde ?
De nombreux combats ont eu lieu permettant de revendiquer l'appartenance à un genre différent du sexe biologique chez des personnes qui ne s'y autorisaient pas jusque-là. Cela s'inscrit dans le droit fil d'une remise en cause fondamentale des lois du patriarcat, à prendre comme pierre angulaire d'une société libérale trouvant ses assises dans la domination des pères. Jusqu'à présent le rêve de révolution prenait les formes d'un militantisme politique. Les jeunes n'ont plus le temps d'attendre, ils ressentent en eux l'urgence d'agir, que ce soit pour des raisons écologiques (autodestruction programmée du vivant) ou pour des raisons de partage vital des richesses (inégalités engendrant des guerres destructrices).
Quand Edgar Morin fait l'éloge de la métamorphose [« La chenille qui s'enferme dans une chrysalide commence alors un processus à la fois d'autodestruction et d'autoreconstruction, selon une organisation et une forme de papillon, autre que la chenille, tout en demeurant le même »] comme remède à la désintégration d'un système saturé pour qu'advienne une autre forme d'organisation plus « aimable », il renvoie à la métamorphose du genre, où les cellules tout en restant les mêmes s'orientent vers un autre but, donnant naissance à un être différent restant néanmoins le même. Le choix que j'ai pu faire du sous-titre de la pièce, *Archéologie d'une révolution*, fait écho à ce processus, comme si Herculine par son récit - qu'Eric Fassin identifie comme la préhistoire des gender studies - se posait à distance en métaphore des questions actuelles autour du genre.
Ceci était mon accroche initiale du choix de ce livre, comme un tremplin pour soulever la problématique du genre dans nos sociétés contemporaines… Et puis, j'ai été si absorbée par la lecture des *Souvenirs* qu'une évidence m'est apparue : les questions que je désirais poser étaient déjà contenues entre ses mots… Elle qui craignait tant être un monstre - une fois reconnue comme homme - disant qu'elle n'avait plus aucune place dans ce monde, s'était donné comme tâche de raconter son histoire comme on lance une bouteille à la mer. Ils sont très rares les récits d'hermaphrodites - comme on les appelait à l'époque, les personnes intersexes aujourd'hui - et ce témoignage rédigé à la première personne l'était avec l'idée manifeste que cet écrit allait lui survivre (Cf. le prénom inventé de Camille et les noms de personnes et de lieux réduits, par souci de discrétion, à des initiales). Alors « prenons-la au mot », laissons-lui la parole, elle est de nature

à produire en chacun le questionnement souhaité.
Ainsi l'extraordinaire empathie que provoque le personnage d'Herculine - bien au-delà du temps où cette confession a été rédigée (1863) - m'a définitivement convaincue que le cœur du spectacle devait être son récit à elle, nulle nécessité de le mettre en parallèle avec des témoignages contemporains.

Y.K. Nécessité artistique et politique, on l'a bien compris, de se saisir du formidable moteur offert par *Mes Souvenirs* **pour aborder la question incontournable des genres. Mais votre rencontre avec Herculine (Cf. « l'extraordinaire empathie ») peut-elle se limiter à cette exigence… En effet, le trouble qu'elle crée en vous, est-il uniquement celui éprouvé par la metteuse en scène… A quelle autre nécessité plus personnelle ce choix répond-il ?**
Catherine Marnas : L'intime et le politique sont si imbriqués qu'il serait - et encore moins ici - compliqué de vouloir les dissocier. Le trouble concernant l'identité sexuelle est au fond de chacun de nous. On est immergé dans un contexte qui tend à nous « orienter ». Foucault le dit très bien lorsqu'il pointe la médecine et le juridique s'emparant au XVIII^{ème} siècle de la question de l'hermaphrodite, dans un but de normalisation en catégorisant les individus. Chacun est assigné à une place de par son sexe de naissance - fût-il incertain - et, prétendre à une autre place, sera alors affaire de libération.
Cette curiosité sur l'autre sexe, elle traverse l'Humanité. Que ce soit Hermaphrodite, né·e d'Hermès et d'Aphrodite, qui réunit dans un même corps et dans un même nom les deux sexes dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, ou Tirésias, le devin aveugle qui tous les sept ans change de sexe, la littérature regorge de références… La mythologie se faisant l'écho de nos rêves éveillés, pas étonnant que nos fantasmes en soient nourris…

Y.K. On imagine qu'avant même d'envisager la dramatisation d'un texte qui se présente comme un écrit autobiographique - rédigé de plus dans une langue épurée d'un classicisme certes irréprochable mais désuet - vous avez nourri votre propre réflexion sur l'intersexuation en convoquant des ressources plus récentes. Pouvez-vous nous en parler ?
Catherine Marnas : Herculine pouvant être comprise comme l'« Archéologie d'une révolution » en mouvement, j'ai ressenti le besoin de me rapprocher du monde actuel de l'intersexe. J'ai lu avec grand intérêt Paul Preciado [Beatriz Preciado jusqu'en 2015], proche des mouvements féministe, queer, transgenre, qui remet en cause le système de la sexualité binaire en prônant l'abolition des catégories. Considérant que la sexualité ne se vit que dans un mouvement continu échappant à toute tentative de catégorisation, son refus de toutes les appellations enfermantes rejoint l'approche queer. Et bien sûr, Judith Butler et son « Trouble dans le genre », prolongeant - au-delà du titre de son ouvrage - l'interrogation de Michel Foucault : « Avons-nous vraiment besoin d'un vrai sexe ? » (Cf. préface d'Herculine Barbin).
La mode aussi semble nous dire quelque chose du rapport actuel au genre. Jusque-là les tentatives de subversions du sexe de naissance prenaient souvent la forme de travestissements « spectaculaires » (homme-femme à hauts talons et rouge à lèvres outré, femme-homme à costume et cravate stricts). Dorénavant l'on assiste à l'émergence d'une mode unisexe, jean et sweat à grande capuche indifférenciant les sexes. En gommant toutes marques ostensibles d'appartenance à un sexe, la mode affiche une neutralité sexuelle, jusqu'à l'indifférenciation, écho d'une autre revendication, celle de la mention « sexe neutre » sur le passeport…
De plus, je me suis entourée de personnes ressources très proches de ces problématiques vécues directement par elles ou étant en contact rapproché avec l'association Girofard, centre LGBTI+ de Bordeaux. Que ce soit Vanasay Khamphommala, artiste compagnon·ne du TnBA, queer, metteu·r·se en scène, performeuse, dramaturge et chanteuse, avec au centre de son travail une réflexion aiguisée sur les identités genrées et racisées, ou que ce soit Arnaud Alessandrin, docteur en sociologie à l'Université de Bordeaux et en lien direct avec des personnes intersexes qu'il m'a fait rencontrer, tous ont contribué à éclairer l'histoire d'Herculine par le vécu de ceux/celles de 2021.

Y.K. Dans la mise en scène précédente, en accord avec le texte de Tony Kushner, vous convoquiez deux personnages pour mettre doublement en abyme la situation. Une chanteuse punk, commentant in vivo l'Histoire en marche. Et le double de l'auteur réévaluant, sur le plateau et avec le recul du temps, les événements… Avez-vous imaginé un dispositif semblable pour mettre en abyme *Mes Souvenirs* **à l'aide d'autres voix qui les amplifieraient en les commentant ? En effet la parole, si sincère soit-elle de l'héroïne, ne suppose-t-elle pas une « interprétation » pour la « réinterpréter » en la questionnant en direct ?**
Catherine Marnas : Au départ je pensais effectivement qu'il y aurait d'autres témoignages à mettre en regard pour « réfléchir » la situation vécue par Herculine. Et puis j'ai constaté que le texte était assez fort pour porter à lui seul les problématiques. Néanmoins, Yuming Hey interprétant Herculine (acteur qui se revendique genderfluid) ne sera pas seul sur le plateau, il sera accompagné de Nicolas Martel qui sera à la fois le récitant des rapports médicaux, d'autopsie, d'état civil modifié, mais aussi d'extraits des *Métamorphoses* d'Ovide, et le passeur entre l'époque d'Herculine, celle de Michel Foucault et la nôtre.
Il y aura donc la « fiction » d'Herculine vivant au cœur de ce gynécée religieux fait de murmures, de voiles, de sensations physiques - univers de femmes en vase clos, écho de celui de *La Religieuse* de Diderot - et la réalité « hors-histoire » mettant en abyme la fiction.

Y.K. « Je suis une erreur parce que je vis et je conçois mon œuvre comme bon me semble, sans me soucier des convenances ». Pour Jan Fabre, afin d'avoir quelque chance d'atteindre l'humain, il faudrait créer le choc ; non par coquetterie mais pour faire tomber les défenses du public… Pour faire entendre ce sujet, toujours non consensuel, est-ce ainsi que vous avez abordé cette création ? Ou avec l'idée de ne pas trop choquer « les convenances » afin que votre proposition puisse être partagée par le plus grand nombre ?
Catherine Marnas : Clivage en effet important entre les conceptions de Jan Fabre et les miennes concernant le rapport au public… Si je ne nie aucunement son talent de créateur, je ne partage pas son regard sur le monde. Ainsi, quand il parle de choc frontal avec le public, je suis aux antipodes. Ma préférence va - on s'en douterait quand on connaît mes créations - à la douceur. On aurait pu faire avec *Herculine* un montage de textes provocateurs, au sens où l'entend par exemple Maguy Marin mettant en jeu le monde de l'entreprise dans une atmosphère saturée de bruits insupportables… mais non, ce n'est pas notre approche.
Ce que j'aimerais avant tout avec *Herculine*, c'est que notre regard soit déplacé, que le trouble réel qu'elle suscite ouvre l'esprit… Au lieu de se retrouver une nouvelle fois dans des querelles clivantes qui stérilisent toute approche de l'autre différent en rejetant définitivement chacun dans un camp, je voudrais ouvrir à la complexité vécue par Herculine Barbin. « Obligé de changer de sexe, héros malheureux de la chasse à l'identité », selon les paroles de Michel Foucault dans sa préface, iel a « réalisé » dans sa chair, et ce jusqu'au suicide, un « problème » qui n'était pas le sien mais celui d'une société figée dans ses certitudes.
Avoir un souci de tendresse vis-à-vis d'elle, femme-homme scandaleusement victime d'assignations, serait pour moi un pas de fait vers une acceptation de la complexité de l'humain ne pouvant être réduit, ni au sexe de naissance, ni à un genre figé.

Propos recueillis par Yves Kafka, novembre 2021

“Avons-nous vraiment besoin d’un vrai sexe ?”

Michel Foucault

Le vrai sexe

Michel Foucault

Avons-nous vraiment besoin d'un vrai sexe ?
Avec une constance qui touche à l'entêtement, les sociétés de l'Occident moderne ont répondu par l'affirmative. Elles ont fait jouer obstinément cette question du « vrai sexe » dans un ordre de choses où on pouvait s'imaginer que seules comptent la réalité des corps et l'intensité des plaisirs.

Longtemps, toutefois, on n'a pas eu de telles exigences. Le prouve l'histoire du statut que la médecine et la justice ont accordé aux hermaphrodites. On a mis bien longtemps à postuler qu'un hermaphrodite devait avoir un seul, un vrai sexe. Pendant des siècles, on a admis tout simplement qu'il en avait deux. Monstruosité qui suscitait l'épouvante et appelait les supplices ? Les choses, en fait, ont été beaucoup plus compliquées. On a, c'est vrai, plusieurs témoignages de mises à mort, soit dans l'Antiquité, soit au Moyen Âge. Mais on a aussi une jurisprudence abondante et d'un tout autre type. Au Moyen Âge, les règles de droit - canonique et civil étaient sur ce point fort claires : étaient appelés hermaphrodites ceux en qui se juxtaposaient, selon des proportions qui pouvaient être variables, les deux sexes. En ce cas, c'était le rôle du père ou du parrain (de ceux, donc, qui « nommaient » l'enfant), de fixer, au moment du baptême, le sexe qui allait être retenu. Le cas échéant, on conseillait de choisir celui des deux sexes qui paraissait l'emporter, ayant « le plus de vigueur » ou « le plus de chaleur ». Mais, plus tard, au seuil de l'âge adulte, lorsque venait pour lui le moment de se marier, l'hermaphrodite était libre de décider lui-même s'il voulait toujours être du sexe qu'on lui avait attribué, ou s'il préférait l'autre. Seul impératif : n'en plus changer, garder jusqu'à la fin de ses jours celui qu'il avait déclaré alors, sous peine d'être considéré comme sodomite. Ce sont ces changements d'option et non pas le mélange anatomique des sexes qui ont entraîné la plupart des condamnations d'hermaphrodites dont on a gardé la trace en France, pour la période du Moyen Âge et de la Renaissance.

[À partir du XVIII^{e} siècle], les théories biologiques de la sexualité, les conditions juridiques de l'individu, les formes de contrôle administratif dans les États modernes ont conduit peu à peu à refuser l'idée d'un mélange des deux sexes en un seul corps et à restreindre par conséquent le libre choix des individus incertains.

Désormais, à chacun, un sexe, et un seul. À chacun son identité sexuelle première, profonde, déterminée et déterminante ; quant aux éléments de l'autre sexe qui éventuellement apparaissent, ils ne peuvent être qu'accidentels, superficiels ou même tout simplement illusoires. Du point de vue médical, cela veut dire qu'en présence d'un hermaphrodite il ne s'agira plus de reconnaître la présence de deux sexes juxtaposés ou entremêlés, ni de savoir lequel des deux prévaut sur l'autre ; mais de déchiffrer quel est le vrai sexe qui se cache sous des apparences confuses ; le médecin aura en quelque sorte à déshabiller les anatomies trompeuses et à retrouver, derrière des organes qui peuvent avoir revêtu les formes du sexe opposé, le seul vrai sexe. Pour qui sait regarder et examiner, les mélanges de sexes ne sont que des déguisements de la nature : les hermaphrodites sont toujours des « pseudo-hermaphrodites ». Telle est du moins la thèse qui a eu tendance à s'accréditer, au XVIII^{e} siècle, à travers un certain nombre d'affaires importantes et passionnément discutées.

Du point de vue du droit, cela impliquait évidemment la disparition du libre choix. Ce n'est plus à l'individu de décider de quel sexe il veut être, juridiquement ou socialement ; mais c'est à l'expert de dire quel sexe la nature lui a choisi, et auquel par conséquent la société doit lui demander de se tenir. La justice, s'il faut faire appel à elle (lorsque, par exemple, quelqu'un est soupçonné de ne pas vivre sous son vrai sexe et de s'être abusivement marié), aura à établir ou à rétablir la légitimité d'une nature qu'on n'a pas suffisamment bien reconnue. Mais si la nature, par ses fantaisies ou

accidents, peut « tromper » l'observateur et cacher pendant un temps le vrai sexe, on peut bien soupçonner aussi les individus de dissimuler la conscience profonde de leur vrai sexe et de profiter de quelques bizarreries anatomiques pour se servir de leur propre corps comme s'il était d'un autre sexe. En bref, les fantasmagories de la nature peuvent servir aux errements du libertinage. De là, l'intérêt moral du diagnostic médical du vrai sexe.

Je sais bien que la médecine du XIX^e^ siècle et du XX^e^ a corrigé beaucoup de choses dans ce simplisme réducteur. Nul ne dirait plus aujourd'hui que tous les hermaphrodites sont « pseudo- », même si on restreint considérablement un domaine dans lequel on faisait entrer autrefois, pêle-mêle, beaucoup d'anomalies anatomiques diverses. On admet aussi, avec d'ailleurs beaucoup de difficultés, la possibilité pour un individu d'adopter un sexe qui n'est pas biologiquement le sien.

Pourtant, l'idée qu'on doit bien avoir finalement un vrai sexe est loin d'être tout à fait dissipée. Quelle que soit sur ce point l'opinion des biologistes, on trouve au moins à l'état diffus, non seulement dans la psychiatrie, la psychanalyse, la psychologie, mais aussi dans l'opinion courante, l'idée qu'entre sexe et vérité il existe des relations complexes, obscures et essentielles. On est, c'est certain, plus tolérant à l'égard des pratiques qui transgressent les lois. Mais on continue à penser que certaines d'entre elles insultent à « la vérité » : un homme « passif », une femme « virile », des gens de même sexe qui s'aiment entre eux : on est disposé peut-être à admettre que ce n'est pas une grave atteinte à l'ordre établi ; mais on est assez prêt à croire qu'il y a là quelque chose comme une « erreur ». Une « erreur » entendue au sens le plus traditionnellement philosophique : une manière de faire qui n'est pas adéquate à la réalité ; l'irrégularité sexuelle est perçue peu ou prou comme appartenant au monde des chimères. C'est pourquoi on se défait assez difficilement de l'idée que ce ne sont pas des crimes ; mais moins aisément encore de la suspicion que ce sont des « inventions » complaisantes, mais inutiles de toute façon et qu'il vaudrait mieux dissiper. Réveillez-vous, jeunes gens, de vos jouissances illusoires ; dépouillez vos déguisements et rappelez-vous que vous avez un sexe, un vrai.

Et puis on admet aussi que c'est du côté du sexe qu'il faut chercher les vérités les plus secrètes et les plus profondes de l'individu ; que c'est là qu'on peut le mieux découvrir ce qu'il est et ce qui le détermine ; et si pendant des siècles on a cru qu'il fallait cacher les choses du sexe parce qu'elles étaient honteuses, on sait maintenant que c'est le sexe lui-même qui cache les parties les plus secrètes de l'individu : la structure de ses fantasmes, les racines de son moi, les formes de son rapport au réel. Au fond du sexe, la vérité.

Au point de croisement de ces deux idées - qu'il ne faut pas nous tromper en ce qui concerne notre sexe, et que notre sexe recèle ce qu'il y a de plus vrai en nous -, la psychanalyse a enraciné sa vigueur culturelle. Elle nous promet à la fois notre sexe, le vrai, et toute cette vérité de nous-même qui veille secrètement en lui.

Dans cette étrange histoire du « vrai sexe », le mémoire d'Alexina Barbin est un document. Il n'est pas unique, mais il est assez rare. C'est le journal ou plutôt les souvenirs laissés par l'un de ces individus auxquels la médecine et la justice du XIX^e^ siècle demandaient avec acharnement quel était leur véritable identité sexuelle.

Herculine Adélaïde Barbin, ou encore Alexina Barbin, ou encore Abel Barbin, désigné dans son propre texte soit sous le prénom d'Alexina, soit sous celui de Camille, a été l'un de ces héros malheureux de la chasse à l'identité.

Avec ce style élégant, apprêté, allusif, un peu emphatique et désuet qui était pour les pensionnats d'alors non seulement une façon d'écrire, mais une manière de vivre, le récit échappe à toutes les prises possibles de l'identification. Le dur jeu de la vérité, que les médecins imposeront plus tard à l'anatomie incertaine d'Alexina, personne n'avait consenti à le jouer dans le milieu de femmes où

elle avait vécu, jusqu'à une découverte que chacun retardait le plus possible et que deux hommes, un prêtre et un médecin, ont finalement précipitée. Ce corps un peu dégingandé, mal gracieux, de plus en plus aberrant au milieu de ces jeunes filles parmi lesquelles il grandissait, il semble que nul, en le regardant, ne le percevait ; mais qu'il exerçait sur tous, ou plutôt sur toutes, un certain pouvoir d'envoûtement qui embrumait les yeux et arrêtait sur les lèvres toute question. La chaleur que cette présence étrange donnait aux contacts, aux caresses, aux baisers qui couraient à travers les yeux de ces adolescentes était accueillie par tout le monde avec d'autant plus de tendresse que nulle curiosité ne s'y mêlait.
Jeunes filles faussement naïves, ou vieilles institutrices qui se croyaient avisées, toutes étaient aussi aveugles qu'on peut l'être dans une fable grecque, quand elles voyaient sans le voir cet Achille gringalet caché au pensionnat. On a l'impression - si du moins on prête foi au récit d'Alexina - que tout se passait dans un monde d'élans, de plaisirs, de chagrins, de tiédeurs, de douceurs, d'amertume, où l'identité des partenaires et surtout celle de l'énigmatique personnage autour duquel tout se nouait était sans importance.

Les souvenirs de cette vie, Alexina les a écrits une fois découverte et établie sa nouvelle identité. Sa « vraie », et « définitive » identité. Mais il est clair que ce n'est pas du point de vue de ce sexe enfin trouvé ou retrouvé qu'elle écrit. Ce n'est pas l'homme qui parle enfin, essayant de se rappeler ses sensations et sa vie du temps qu'il n'était pas encore « lui-même ». Quand Alexina rédige ses mémoires, elle n'est pas très loin de son suicide ; elle est toujours pour elle-même sans sexe certain ; mais elle est privée des délices qu'elle éprouvait à n'en pas avoir ou à n'avoir pas tout à fait le même que celles au milieu desquelles elle vivait, et qu'elle aimait, et qu'elle désirait si fort.

Ce qu'elle évoque dans son passé, ce sont les limbes heureuses d'une non-identité, que protégeait paradoxalement la vie dans ces sociétés fermées, étroites et chaudes, où on a l'étrange bonheur, à la fois obligatoire et interdit, de ne connaître qu'un seul sexe. [Alexina n'était pas traversée de ce formidable désir de rejoindre l'« autre sexe » que connaissent certains qui se sentent trahis par leur anatomie ou emprisonnés dans une injuste identité. Elle se plaisait, je crois, dans ce monde d'un seul sexe où étaient toutes ses émotions et tous ses amours, à être « autre » sans avoir jamais à être « de l'autre sexe ». Ni femme aimant les femmes ni homme caché parmi les femmes. Alexina était le sujet sans identité d'un grand désir pour les femmes ; et, pour ces mêmes femmes, elle était un point d'attirance de leur féminité et pour leur féminité, sans que rien les force à sortir de leur monde entièrement féminin.]

La plupart du temps, ceux qui racontent leur changement de sexe appartiennent à un monde fortement bisexuel ; le malaise de leur identité se traduit par le désir de passer de l'autre côté - du côté du sexe qu'ils désirent avoir ou auquel ils voudraient appartenir. Ici, l'intense monosexualité de la vie religieuse et scolaire sert de révélateur aux tendres plaisirs que découvre et provoque la non-identité sexuelle, quand elle s'égare au milieu de tous ces corps semblables.

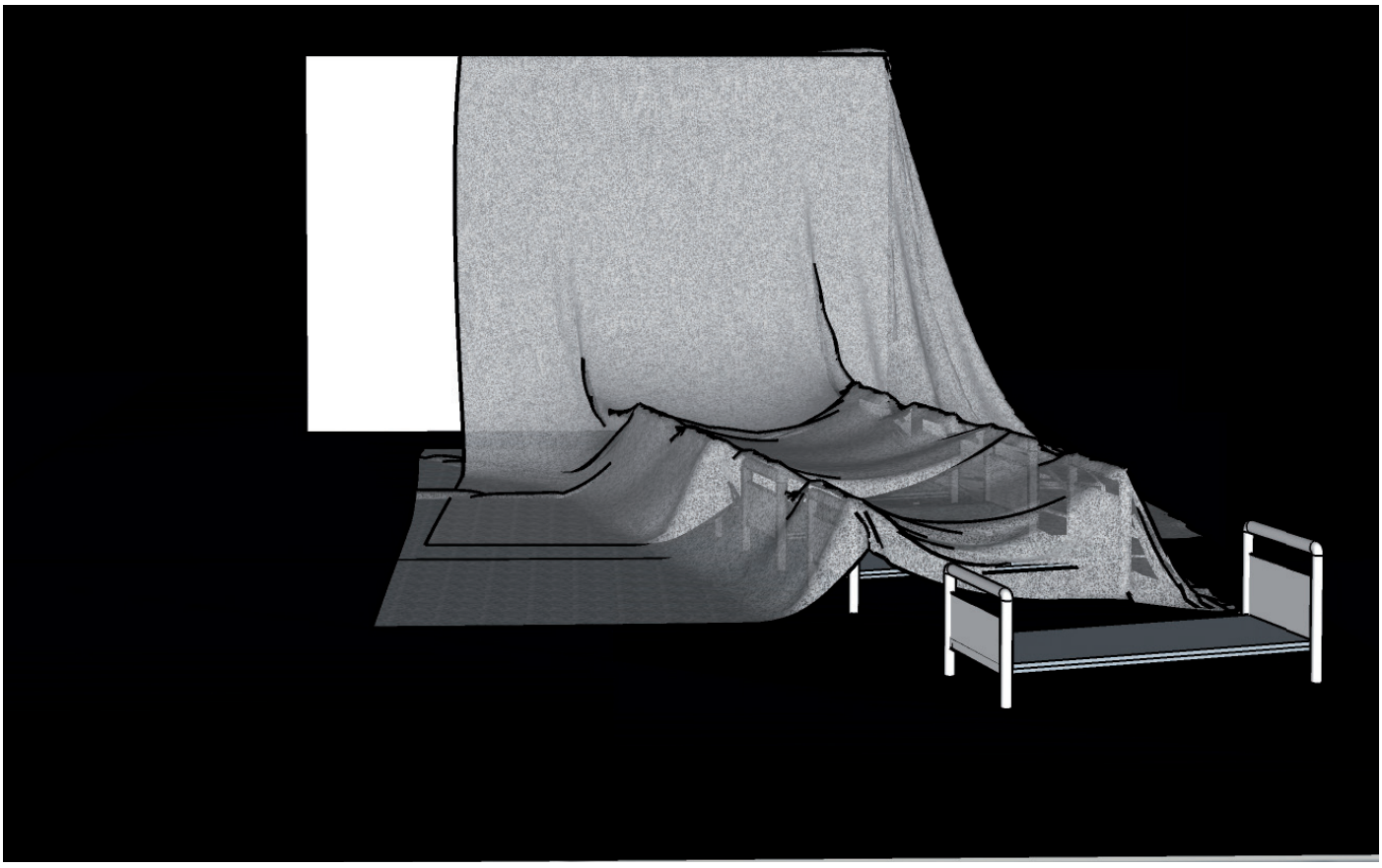
Herculine Barbin dite Alexina B. présenté par **Michel Foucault**
1978, Editions Gallimard

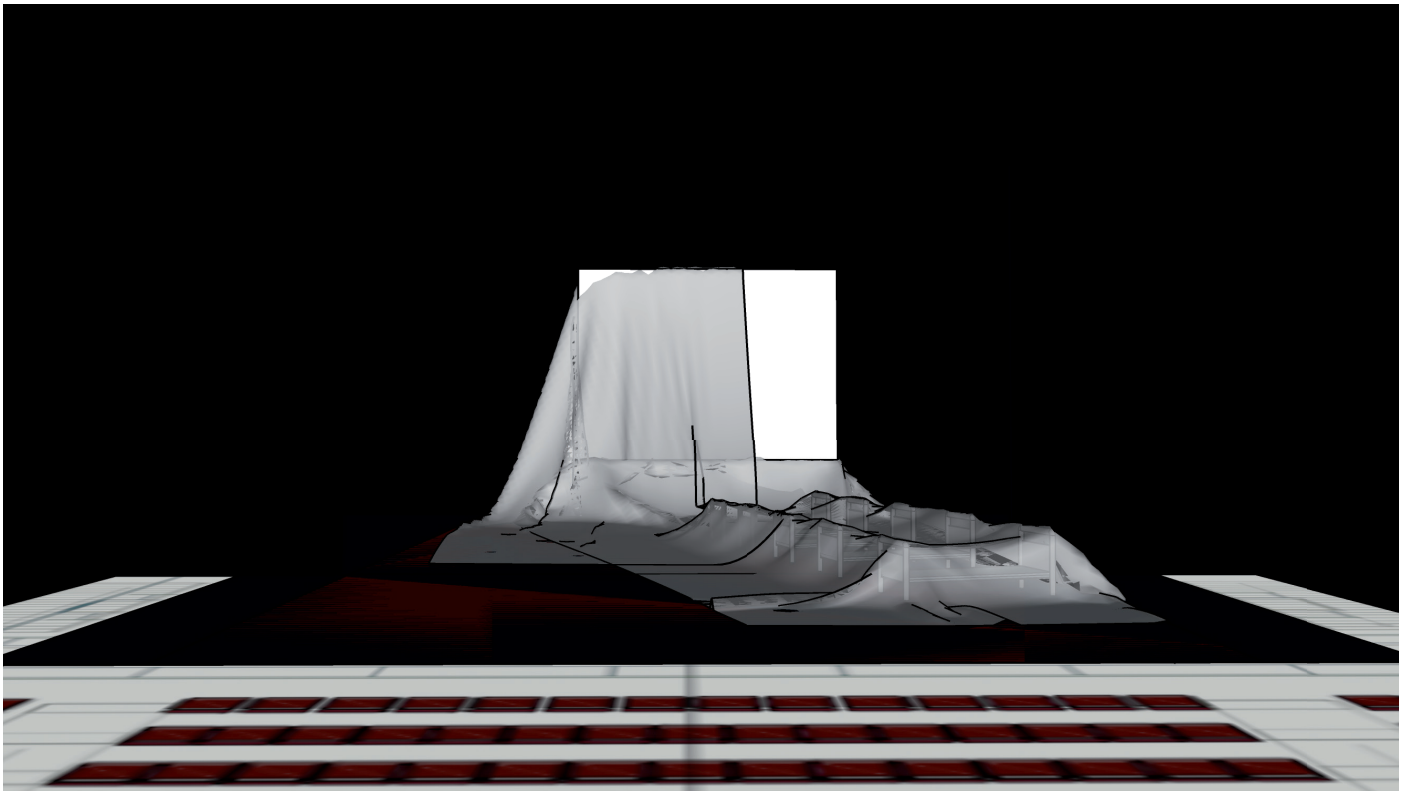
Extrait

Herculine Barbin dite Alexina B. présenté par **Michel Foucault, 1978 - Éditions Gallimard**

À cet âge où se développent toutes les grâces de la femme, je n'avais ni cette allure pleine d'abandon, ni cette rondeur de membres qui révèlent la jeunesse dans toute sa fleur. Mon teint, d'une pâleur maladive, dénotait un état de souffrance habituelle.
Mes traits avaient une certaine dureté qu'on ne pouvait s'empêcher de remarquer. Un léger duvet qui s'accroissait tous les jours couvrait ma lèvre supérieure et une partie de mes joues. On le comprend, cette particularité m'attirait souvent des plaisanteries que je voulus éviter en faisant un fréquent usage de ciseaux en guise de rasoirs. Je ne réussis, comme cela devait être, qu'à l'épaissir davantage et à le rendre plus visible encore. J'en avais le corps littéralement couvert, aussi évitais-je soigneusement de me découvrir les bras, même dans les plus fortes chaleurs, comme le faisaient mes compagnes. Quant à ma taille, elle restait d'une maigreur vraiment ridicule. Tout cela frappait l'œil, je m'en apercevais tous les jours. Je dois le dire, pourtant, j'étais généralement aimée de mes maîtresses et de mes compagnes, et cette affection je la leur rendais bien, mais d'une façon presque craintive. J'étais née pour aimer. Toutes les facultés de mon âme m'y poussaient; sous une apparence de froideur, et presque d'indifférence, j'avais un cœur de feu.

Projet scénographique





Projet en cours / Carlos Calvo - octobre 2021

Biographies

Catherine Marnas, metteuse en scène

De 1983 à 1994, Catherine Marnas est assistante à la mise en scène auprès d'Antoine Vitez et Georges Lavaudant. En 1986, elle fonde avec Claude Poinas la Compagnie Parnas où elle s'attache à faire entendre l'écriture d'auteurs contemporains comme Roland Dubillard, Copi, Max Frisch, Olivier Py, Pier Paolo Pasolini, Jacques Rebotier, Serge Valletti… Quelques classiques jalonnent néanmoins son parcours tels Brecht, Molière, Shakespeare, Tchekhov. Elle met en scène en France et à l'étranger plusieurs textes de son auteur fétiche Bernard-Marie Koltès, ouvrant de nouvelles perspectives dans son œuvre. Sa volonté de confronter son théâtre à l'altérité, son goût des croisements, l'a régulièrement emmenée dans de nombreuses aventures en Amérique latine et en Asie. Catherine Marnas a toujours conjugué création, transmission et formation de l'acteur notamment au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris et à l'École Régionale d'Acteur de Cannes. C'est avec les élèves-comédiens de l'École supérieure de théâtre Bordeaux Aquitaine (éstba) que se poursuit cette quête d'une formation d'excellence.
Elle est directrice du TnBA – Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine et de l'éstba depuis janvier 2014. C'est avec ardeur qu'elle y revendique un théâtre « populaire et généreux » où la représentation théâtrale se conçoit comme un acte de la pensée et source de plaisir…
Ses précédentes mises en scène au TnBA : *Lignes de faille* de Nancy Huston (2014), *le Banquet Fabulateur*, création collective (2015), *Les Comédies barbares* de Ramón del Valle-Inclán (2016) ; *7 d'un coup* de Catherine Marnas inspiré du *Vaillant petit tailleur* des Frères Grimm (2017), *Marys' à minuit* de Serge Valletti (2018), *La nostalgie du futur* de Pier Paolo Pasolini et Guillaume le Blanc. En 2020 elle a créé *A Bright Room Called Day … Une chambre claire nommée jour* de Tony Kushner.

Yuming Hey, comédien

Yuming Hey est surtout connu pour son rôle de Billie dans la série Netflix ***Osmosis*** et pour le rôle titre de Mowgli dans la mise en scène du *Jungle Book* de Robert Wilson. Ce dernier rôle lui vaut une nomination au Prix Jean-Jacques Lerrant (Révélation théâtrale de l'année 2020) par le syndicat de la critique.
Diplômé du Conservatoire National Supérieur d'art dramatique de Paris en Octobre 2018, Yuming a joué au théâtre sous la direction de Robert Wilson (*Jungle Book*), Pascal Rambert (*Actrice / 8 ensemble*), Mathieu Touzé (*Un Garçon d'Italie/ Une absence de silence/ On n'est pas là pour disparaître*), Stanislas Nordey (*Le soulier de satin*), Blandine Savetier (*Neverland*), Robert Cantarella (*Notre Faust*), Johanny Bert (*Elle pas princesse lui pas héros*), Jacques Vincey (*A midsummer night's Dream*)...
En 2020, il rejoint la direction du Théâtre 14 en tant que Conseiller Artistique et artiste associé au lieu.
En 2019, il fait un discours à la remise des prix des Out d'Or 2019 en faveur des personnes LGBTQI+ et des problèmes de représentation au cinéma.
En 2016, il reçoit le prix d'interprétation masculine du Festival Rideau Rouge pour son rôle dans *Un Garçon d'Italie* (mise en scène Mathieu Touzé) à Théâtre Ouvert.
En 2015, il reçoit le prix de la Fondation de France et le prix d'écriture et de mise en scène du théâtre du Rond-point pour *Mon Polymonde* (une pièce qu'il écrit et met en scène sur le polyhandicap)
La même année, il rejoint le programme I^{er} Acte qui questionne la représentation et le manque de représentation des acteurs racisés sur les plateaux de théâtre.
En 2013, il sort diplômé de l'Ecole Départementale de Théâtre d'Essonne (EDT91) du Cycle d'enseignement initial de théâtre et d'Etudes théâtrales.
Au cinéma, il joue sous la direction de Bertrand Mandico, Olivier Nakache et Eric Toledano, Christophe Pellet, Gaël Morel, Pierre Aknine, Mona Achache, David Chausse...
En mannequinat, il pose pour les photographes Claudine Doury, Cédric Roulliat, Jasper Abels, le couturier Oscar Farina, défile pour Kenzo lors de la Fashion Week 2018 et inaugure la nouvelle boutique d'Agnès B à Chaillot aux côtés du réalisateur Ladj Ly.
Il parraine la marque Feminista (dont les bénéfices sont reversés à des associations féministes).

Nicolas Martel, comédien

Formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, il rencontre en 1995 la chorégraphe Caroline Marcadé avec qui une collaboration artistique s'établit pendant quatre ans durant lesquels la quête d'un travail corporel et théâtral s'inscrit.
Son premier spectacle professionnel se fera sous la direction de Jean Michel Rabeux : *Nous nous aimons tellement*, titre annonciateur puisqu'il l'invitera sur cinq autres de ses spectacles. Au théâtre, il côtoie les univers de Pascal Reverte, Malik Soarès, Nicolas Kerszenbaum, Aline César, Natascha Rudolf, Claire Lasne, Claude Baqué, Catherine Marnas, Daisy Amias, Sylvie Reteuna, Sophie Rousseau, Sophie Lagier, Alexandra Tobelaim, Keti Irubetagoyena...En parallèle, le désir de travailler avec des chorégraphes voit le jour : Sophie Bocquet, Aude Lachaise, Thomas Guerry, Thomas Lebrun, Caroline Marcadé, Alicia Sanchez. D'un voyage au Mexique, initié par Catherine Marnas, il reviendra chanteur et fonde début 2000 avec son frère Sebastien et la contrebassiste Sarah Murcia le groupe « Las Ondas Marteles » avec lequel il enregistre deux disques : *Y despues de todo* en hommage au poète cubain rencontré à la Havane Miguel Angel Ruiz et *Onda rock* reprises de vieux titres de rockabilly des années 50 .
De nouvelles rencontres et expériences musicales en découlent : *Le bruit du blé* avec Gaël Faure, *Frère Animal* avec Arnaud Cathrine, Valérie Leulliot et Florent Marchet qui lui proposera par ailleurs de reprendre la figure du père Noël dans *Noel's song*. Avec Camille Rocailleux il participe à *Konvulson*, *Micromédie* et *Obstinés*. Pour Arte, il enregistre l'émission *Klang* : reprises de chansons des années 70 arrangées par Sarah Murcia. Avec le guitariste Gilles Coronado il travaille sur *J'ai peur mais j'avance* : reprises de chansons de Barbara.
Ses autres projets musicaux : *Boléro récital* avec le pianiste Cyrus Hordé, *On a dit, on fait un spectacle* avec Madamelune , *Les siestes acoustiques* avec Bastien Lallemant ...
Au cinéma il travaille avec Keja Kramer pour *killer of beauty* et Philippe Garel dans *Un été brulant* (scène dansée avec Monica Bellucci).
Il travaille sur plusieurs projets vidéo : *Même si* des Rita Mitsouko ; *Summer is here* de General Elektriks et *Dans la peau* de Camélia Jordana. Il est invité en tant que lecteur dans plusieurs festivals tels que *Les correspondances de Manosque* ; *Paris en toutes lettres* à La Maison de la poésie et *Le goût des autres* au Havre, sous la direction de Rozenn Le Bris qui l'invitera avec Rubin Steiner à créer la captation d'une lecture de *1984* de Georges Orwell pour la Villa Gillet .